

vous parle des premiers jours où je suis venue à la ferme.

— Je vous écoute : nous causerons en marchant.

— Vous serez indulgent, n'est-ce pas, mon père ? Ce que je vais vous dire est peut-être bien mal.

— Le Seigneur vous a prouvé qu'il était miséricordieux. Prenez courage.

— Lorsque j'ai su, en arrivant ici, que je ne quitterais pas la ferme et madame George, dit Fleur-de-Marie après un moment de recueillement, j'ai cru faire un beau rêve. D'abord j'éprouvais comme un étourdissement de bonheur ; à chaque instant je songeais à M. Rodolphe. Bien souvent, toute seule et malgré moi, je levais les yeux au ciel comme pour l'y chercher et le remercier. Enfin... je m'en accuse, mon père... je pensais plus à lui qu'à Dieu ; car il avait fait pour moi ce que Dieu seul aurait pu faire. J'étais heureuse... heureuse comme quelqu'un qui a échappé pour toujours à un grand danger. Vous et madame George, vous étiez si bons pour moi, que je me croyais alors plus à plaindre... qu'à blâmer. »

Le curé regarda la Goualeuse avec surprise ; elle continua :

« Peu à peu je me suis habituée à cette vie si douce : je n'avais plus peur, en me réveillant, de me retrouver chez l'ogresse ; je me sentais, pour ainsi dire, dormir avec sécurité ; toute ma joie était d'aider madame George dans ses travaux, de m'appliquer aux leçons que vous me donniez, mon père... et aussi de profiter de vos exhortations. Sauf quelques moments de honte, quand je songeais au passé, je me croyais l'égale de tout le monde, parce que tout le monde était bon pour moi, lorsqu'un jour... »

Ici les sanglots interrompirent Fleur-de-Marie.

« Voyons, calmez-vous, pauvre enfant, courage ! et continuez. »

La Goualeuse, essuyant ses yeux, reprit :

« Vous vous souvenez, mon père, que, lors des fêtes de la Toussaint, madame Dubreuil, fermière de M. le duc de Lucenay, à Arnouville, est venue passer ici quelque temps avec sa fille... »

— Sans doute, et je vous ai vue avec plaisir faire connaissance avec Clara Dubreuil ; elle est douée des meilleures qualités.

— C'est un ange, mon père... un ange... Quand je sus qu'elle devait venir pendant quelques jours à la ferme, mon bonheur fut bien grand ; je ne songeais qu'au moment où je verrais cette compagne si désirée. Enfin elle arriva. J'étais dans ma chambre ; je devais la partager avec elle, je la parais de mon

mieux ; on m'envoya chercher. J'entraî dans le salon, mon cœur battait ; madame George, me montrant cette jolie jeune personne, qui avait l'air aussi doux que modeste et bon, me dit : « Marie, voilà une amie pour vous. — Et j'espère que vous et ma fille serez bientôt comme deux sœurs, » ajouta madame Dubreuil. A peine sa mère avait-elle dit ces mots, que mademoiselle Clara accourut m'embrasser... Alors, mon père, dit Fleur-de-Marie en pleurant, je ne sais ce qui se passa tout à coup en moi... mais quand je sentis le visage pur et frais de Clara s'appuyer sur ma joue flétrie... ma joue est devenue brûlante de honte... de remords... je me suis souvenue de ce que j'étais... Moi... moi recevoir les caresses d'une jeune personne si honnête !... Oh ! cela me semblait une tromperie... une hypocrisie indigne...

— Mais, mon enfant...

— Ah ! mon père, s'écria Fleur-de-Marie en interrompant le curé avec une exaltation douloureuse, lorsque M. Rodolphe m'a emmenée de la Cité, j'avais déjà vaguement la conscience de ma dégradation... Mais croyez-vous que l'éducation, que les conseils, que les exemples que j'ai reçus de madame George et de vous, en éclairant tout à coup mon esprit, ne m'aient pas, hélas ! fait comprendre que j'avais été encore plus coupable que malheureuse?... Avant l'arrivée de mademoiselle Clara, lorsque ces pensées me tourmentaient, je m'étourdissais en tâchant de contenter madame George et vous, mon père... Si je rougissais du passé, c'était à mes propres yeux... Mais la vue de cette jeune personne de mon âge, si charmante, si vertueuse, m'a fait songer à la distance qui existerait à jamais entre elle et moi... Pour la première fois j'ai senti qu'il est des flétrissures que rien n'efface... Depuis ce jour, cette pensée ne me quitte plus. Malgré moi, je m'y appesantis sans cesse ; depuis ce jour enfin je n'ai plus un moment de repos... »

La Goualeuse essuya ses yeux remplis de larmes.

Après l'avoir regardée pendant quelques instants avec une tendre commisération, le curé reprit :

« Réfléchissez donc, mon enfant, que si madame George voulait vous faire l'amie de mademoiselle Dubreuil, c'est qu'elle vous savait digne de cette liaison par votre bonne conduite. Les reproches que vous vous faites s'adressent presque à votre seconde mère.

— Je le sais, mon père, j'avais tort sans doute ; mais je ne pouvais surmonter ma honte et ma crainte... Ce n'est pas tout ; il me faut du courage pour achever.

— Continuez, Marie ; jusqu'ici vos scrupules ou

plutôt vos remords prouvent en faveur de votre cœur.

— Une fois Clara établie à la ferme, je fus aussi triste que j'avais d'abord cru être heureuse, en pensant au plaisir d'avoir une compagne de mon âge; elle, au contraire, était toute joyeuse. On lui avait fait un lit dans ma chambre. Le premier soir, avant de se coucher, elle m'embrassa et me dit qu'elle m'aimait déjà, qu'elle se sentait beaucoup d'attrait pour moi; elle me demanda de l'appeler Clara, comme elle m'appellerait Marie. Ensuite elle pria Dieu, en me disant qu'elle joindrait mon nom à ses prières, si je voulais joindre son nom aux miennes. Je n'osai pas lui refuser cela. Après avoir encore causé quelque temps, elle s'endormit; moi, je ne m'étais pas couchée; je m'approchai d'elle; je regardais en pleurant sa figure d'ange; et puis, en pensant qu'elle dormait dans la même chambre que moi... que moi, qu'on avait trouvée chez l'ogresse avec des voleurs et des assassins... je tremblais comme si j'avais commis une mauvaise action, j'avais de vagues frayeurs... il me semblait que Dieu me punirait un jour... Je me couchai, j'eus des rêves affreux, je revis les figures sinistres que j'avais presque oubliées, le Chourineur, le Maître-d'École, la Chouette, cette femme borgne qui m'avait torturée étant petite. Oh! quelle nuit!... mon Dieu! quelle nuit! quels rêves! dit la Goualeuse en frémissant encore à ce souvenir.

— Pauvre Marie! reprit le curé avec émotion; que ne m'avez-vous fait plus tôt ces tristes confidences! je vous aurais rassurée... Mais continuez.

— Je m'étais endormie bien tard; mademoiselle Clara vint m'éveiller en m'embrassant. Pour vaincre ce qu'elle appelait ma froideur et me prouver son amitié, elle voulut me confier un secret: elle devait s'unir, lorsqu'elle aurait dix-huit ans accomplis, au fils d'un fermier de Goussainville, qu'elle aimait tendrement; le mariage était depuis longtemps arrêté entre les deux familles. Ensuite elle me raconta en peu de mots sa vie passée... vie simple, calme, heureuse: elle n'avait jamais quitté sa mère, elle ne la quitterait jamais; car son fiancé devait partager l'exploitation de la ferme avec M. Dubreuil. « Maintenant, Marie, me dit-elle, vous me connaissez comme si vous étiez ma sœur; racontez-moi donc votre vie... » A ces mots, je crus mourir de honte... je rougis, je balbutiai. J'ignorais ce que madame George avait dit de moi; je craignais de la démentir. Je répondis vaguement qu'orpheline et élevée par des personnes sévères, je n'avais pas été très-heureuse pendant mon enfance, et que mon bonheur datait de mon séjour auprès de madame George. Alors Clara, bien plus par intérêt que par curiosité, me

demanda où j'avais été élevée: Était-ce à la ville, ou à la campagne? Comment se nommait mon père? Elle me demanda surtout si je me rappelais d'avoir vu ma mère? Chacune de ces questions m'embarrassait autant qu'elle me peinait; car il me fallait y répondre par des mensonges, et vous m'avez appris, mon père, combien il est mal de mentir... Mais Clara n'imagina pas que je pouvais la tromper. J'attribuai l'hésitation de mes réponses au chagrin que me causaient les tristes souvenirs de mon enfance. Clara me crut, me plaignit avec une bonté qui me navra. O mon père! vous ne saurez jamais ce que j'ai souffert dans ce premier entretien! combien il me coûtait de ne pas dire une parole qui ne fût hypocrite et fausse!...

— Infortunée! que la colère de Dieu s'appesantisse sur ceux qui, en vous jetant dans une abominable voie de perdition, vous forceront peut-être de subir toute votre vie les inexorables conséquences d'une première faute...

— Oh! oui, ceux-là ont été bien méchants, mon père, reprit amèrement Fleur-de-Marie, car ma honte est ineffaçable. Ce n'est pas tout: à mesure que Clara me parlait du bonheur qui l'attendait, de son mariage, de sa douce vie de famille, je ne pouvais m'empêcher de comparer mon sort au sien; car, malgré les bontés dont on me comble, mon sort sera toujours misérable; vous et madame George, en me faisant comprendre la vertu, vous m'avez fait aussi comprendre la profondeur de mon abjection passée; rien ne pourra m'empêcher d'avoir été le rebut de ce qu'il y a de plus vil au monde. Hélas! puisque la connaissance du bien et du mal devait m'être si funeste, que ne me laissait-on à mon malheureux sort!

— Oh! Marie! Marie!...

— N'est-ce pas, mon père... ce que je dis est bien mal? Hélas! voilà ce que je n'osais vous avouer... Oni, quelquefois je suis assez ingrate pour méconnaître les bontés dont on me comble, pour me dire: Si l'on ne m'eût pas arrachée à l'infamie, eh bien! la misère, les coups m'eussent tuée bien vite; au moins je serais morte dans l'ignorance d'une pureté que je regretterai toujours.

— Hélas! Marie, cela est fatal! Une nature même généreusement douée par le Créateur, n'eût-elle été plongée qu'un jour dans la fange dont on vous a tirée, elle en garde un stigmate ineffaçable... Telle est l'immuabilité de la justice divine!

— Vous le voyez bien, mon père, s'écria dououreusement Fleur-de-Marie, je dois désespérer jusqu'à la mort!

— Vous devez désespérer d'effacer de votre vie

cette page désolante, dit le prêtre d'une voix triste et grave, mais vous devez espérer en la miséricorde infinie du Tout-Puissant ; ici-bas, pour vous, pauvre enfant, larmes, remords, expiation ; mais un jour, là-haut, ajouta-t-il en élevant sa main vers le firmament qui commençait à s'étoiler, là-haut, pardon, félicité éternelle !

— Pitié... pitié, mon Dieu !... je suis si jeune... et ma vie sera peut-être encore si longue !... » dit la Goualeuse d'une voix déchirante en tombant à genoux aux pieds du curé, par un mouvement involontaire.

Le prêtre était debout au sommet de la colline, non loin de laquelle s'élevait le presbytère ; sa soutane noire, sa figure vénérable, encadrée de longs cheveux blancs et doucement éclairée par les dernières clartés vespérales, se dessinaient sur l'horizon d'une transparence, d'une limpidité profonde : or pâle au couchant, saphir au zénith.

Le prêtre levait au ciel une de ses mains tremblantes, et abandonnait l'autre à Fleur-de-Marie, qui la couvrait de larmes.

Le capuchon de sa mante grise, à ce moment rabattu sur ses épaules, laissait voir le profil enchanteur de la jeune fille, son charmant regard suppliant et baigné de larmes... son cou, d'une blancheur éblouissante, où se voyait l'attache soyeuse de ses jolis cheveux blonds.

Cette scène simple et grande offrait un contraste, une coïncidence bizarre avec l'ignoble scène qui, presque au même instant, se passait dans les profondeurs du chemin creux entre le Maître-d'École et la Chouette.

Caché dans les ténèbres d'un noir ravin, assailli de lâches terreurs, un effroyable meurtrier, portant la peine de ses forfaits, s'était aussi agenouillé... mais devant sa complice, furie railleuse, vengeresse, qui le tourmentait sans merci et le poussait à de nouveaux crimes... sa complice... cause première des malheurs de Fleur-de-Marie... de Fleur-de-Marie que torturait un remords incessant.

L'exagération de sa douleur n'était-elle pas concevable ? Entourée depuis son enfance d'êtres dégradés, méchants, infâmes ; quittant sa prison pour l'autre de l'ogresse, autre prison horrible ; n'étant jamais sortie des cours de sa geôle ou des rues carverneuses de la Cité, cette malheureuse jeune fille n'avait-elle pas vécu jusqu'alors dans une ignorance profonde du beau et du bien, aussi étrangère aux sentiments nobles et religieux qu'aux splendeurs magnifiques de la nature ?

Et voilà que tout à coup elle abandonne son cloaque infect pour une retraite charmante et rustique ; sa vie immonde, pour partager une existence heureuse

et paisible avec les êtres les plus vertueux, les plus tendres, les plus compatissants à ses infortunes...

Enfin tout ce qu'il y a d'admirable dans la créature et dans la création se révèle à la fois et en un moment à son âme étonnée... A ce spectacle imposant, son esprit s'agrandit, son intelligence se développe ; ses nobles instincts s'éveillent... Et c'est parce que son esprit s'est agrandi, parce que son intelligence s'est développée, parce que ses nobles instincts se sont éveillés... qu'ayant la conscience de sa dégradation première, elle ressent pour sa vie passée une douleuruse et incurable horreur, et comprend, hélas ! ainsi qu'elle le dit, qu'il est des souillures qui ne s'effacent jamais...

« Oh ! malheur à moi ! disait la Goualeuse désespérée ; ma vie tout entière, fût-elle aussi longue, aussi pure que la vôtre, mon père, sera désormais flétrie par la conscience et par le souvenir du passé... Malheur à moi !

— Bonheur pour vous, au contraire, Marie : bonheur pour vous à qui le Seigneur envoie ces remords, pleins d'amertume, mais salutaires ! Ils prouvent la religieuse susceptibilité de votre âme !... tant d'autres, moins noblement doués que vous, eussent à votre place vite oublié le passé pour ne songer qu'à jouir de la félicité présente ! Une âme délicate comme la vôtre rencontre des souffrances là où le vulgaire ne ressent aucune douleur. Mais chacune de ces souffrances vous sera comptée là-haut, croyez-moi ; Dieu ne vous a laissée un moment dans la voie mauvaise que pour vous réserver la gloire du repentir et la récompense éternelle due à l'expiation ! Ne l'a-t-il pas dit lui-même : « Ceux-là qui font le bien sans combat, et qui viennent à moi le sourire aux lèvres, ceux-là sont mes élus ; mais ceux-là qui, blessés dans la lutte, viennent à moi saignants et meurtris, ceux-là sont les élus... d'entre mes élus... » Courage donc, mon enfant !... Soutien, appui, conseils, rien ne vous manquera... Je suis bien vieux... mais madame George, mais M. Rodolphe ont encore de longues années à vivre... M. Rodolphe, surtout... qui vous témoigne tant d'intérêt... qui suit vos progrès avec une sollicitude si éclairée... Dites, Marie, dites, pourrez-vous jamais regretter de l'avoir rencontré ? »

La Goualeuse allait répondre lorsqu'elle fut interrompue par la paysanne dont nous avons parlé, qui, suivant la même route que la jeune fille et l'abbé, venait de les rejoindre ; c'était une des servantes de la ferme.

« Pardon, excuse, monsieur le curé, dit-elle au prêtre, mais madame George m'a dit d'apporter ce

panier de fruits au presbytère, et qu'en même temps je ramènerais mademoiselle Marie, car il se fait tard ; mais j'ai amené *Turc* avec moi, dit la fille de ferme en caressant un énorme chien des Pyrénées, qui eût défié un ours au combat. Quoiqu'il n'y ait jamais de mauvaises rencontres dans le pays, c'est toujours plus prudent.

— Vous avez raison, Claudine ; mais nous voici d'ailleurs arrivés au presbytère : vous remercieriez madame George pour moi. »

Puis, s'adressant tout bas à la Goualeuse, le curé lui dit d'un ton grave :

« Il faut que je me rende demain à la conférence du diocèse ; mais je serai de retour sur les cinq heures. Si vous le voulez, mon enfant, je vous attendrai

au presbytère. Je vois, à l'état de votre esprit, que vous avez besoin de vous entretenir encore longuement avec moi.

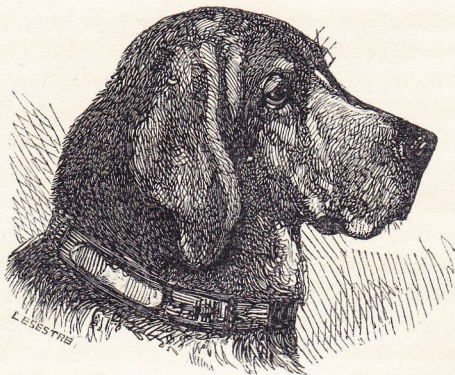
— Je vous remercie, mon père, répondit Fleur-de-Marie ; demain je viendrai, puisque vous voulez bien me le permettre.

— Mais nous voici arrivés à la porte du jardin, dit le prêtre ; laissez ce panier là, Claudine ; ma gouvernante le prendra. Retournez vite à la ferme avec Marie, car la nuit est presque venue, et le froid augmente. A demain, Marie, à cinq heures !

— A demain, mon père. »

L'abbé rentra dans son jardin.

La Goualeuse et Claudine, suivies de *Turc*, reprirent le chemin de la métairie.



XXXIV. — LA RENCONTRE.



La nuit était venue claire et froide.

Suivant les avis du Maître-d'École, la Chouette avait gagné avec ce brigand un endroit du chemin creux plus éloigné du sentier et plus rapproché du carrefour où Barbillon attendait avec le fiacre.

Tortillard, posté en vedette, guettait le retour de Fleur-de-Marie, qu'il devait attirer dans ce guet-apens en la suppliant de venir à son aide pour secourir une pauvre vieille femme.

Le fils de Bras-Rouge avait fait quelques pas en dehors du ravin pour aller à la découverte, lorsque, prêtant l'oreille, il entendit au loin la Goualeuse parler à la paysanne qui l'accompagnait.



La Goualeuse n'étant plus seule, tout était manqué. Tortillard se hâta de redescendre dans le ravin et de courir avertir la Chouette.

« Il y a quelqu'un avec la jeune fille, dit-il d'une voix basse et essoufflée.

— Que le béquilleur lui fauche le colas (1) à cette petite gueuse! s'écria la Chouette en fureur.

— Avec qui est-elle? demanda le Maître-d'École.

— Sans doute avec la paysanne qui tout à l'heure a passé dans le sentier, suivie d'un gros chien. J'ai reconnu la voix d'une femme, dit Tortillard; tenez... entendez-vous... entendez-vous le bruit de leurs sabots... »

En effet, dans le silence de la nuit, les semelles de bois résonnaient au loin sur la terre durcie par la gelée.

« Elles sont deux... je peux me charger de la petite à la mante grise; mais l'autre! Comment faire? Fourline n'y voit pas... et Tortillard est trop faible pour *amortir* cette camarade que le diable étrangle! Comment faire? répéta la Chouette.

— Je ne suis pas fort; mais, si vous voulez, je me jetterai aux jambes de la paysanne qui a un chien, je m'y accrocherai des mains et des dents, je ne lâcherai pas, allez!... Pendant ce temps-là vous entraîneriez bien la petite... vous, la Chouette.

— Et si elles crient? et si elles regimbent? on les entendra de la ferme, reprit la borgnesse, et on aura le temps de venir à leur secours avant que nous ayons rejoint le fiacre du Barbillon... C'est pas déjà si commode à emporter une femme qui se débat!

— Et elles ont un gros chien avec elles! dit Tortillard.

— Bah! bah! si ce n'était que ça, d'un coup de soulier je lui casserais la gargoine à leur chien, dit la Chouette.

— Elles approchent, reprit Tortillard en prêtant de nouveau l'oreille au bruit des pas lointains, elles vont descendre dans le ravin.

— Mais parle donc, fourline, dit la Chouette au Maître-d'École; qu'est-ce que tu conseilles, gros têtard?... est-ce que tu deviens muet?

— Il n'y a rien à faire aujourd'hui, répondit le brigand.

(1) Que le bourreau lui coupe le cou.

— Et les mille francs du monsieur en deuil, s'écria la Chouette, ils seront donc flambés? Plus souvent!... Ton couteau! ton couteau! fourline... Je tuerai la camarade pour qu'elle ne nous gêne pas; quant à la petite, nous deux Tortillard nous viendrons bien à bout de la bâillonner.

— Mais l'homme en deuil ne s'attend pas à ce que l'on tue quelqu'un...

— Eh bien! nous mettrons ce sang-là en *extra* sur son mémoire; faudra bien qu'il nous le paye, puisqu'il sera notre complice.

— Les voilà!... Elles descendent, dit Tortillard à voix basse.

— Ton couteau, mon homme! s'écria la Chouette aussi à voix basse.

— Oh! la Chouette..., s'écria Tortillard avec effroi en étendant ses mains vers la borgnesse, c'est trop fort... la tuer... oh! non, non!

— Ton couteau! je te dis..., répéta tout bas la Chouette, sans faire attention aux supplications de Tortillard, et en se déchaussant à la hâte. Je vas ôter mes souliers, ajouta-t-elle, pour les surprendre en marchant à pas de loup derrière elles; il fait déjà sombre, mais je reconnaitrai bien la petite à sa mante, et je *refroidirai* (1) l'autre.

— Non! dit le brigand, aujourd'hui c'est inutile; il sera toujours temps demain.

— Tu as peur, frileux! dit la Chouette avec un mépris farouche.

— Je n'ai pas peur, répondit le Maître-d'École; mais tu peux manquer ton coup et tout perdre.

Le chien qui accompagnait la paysanne, évenant sans doute les gens embusqués dans le chemin creux, s'arrêta court, aboya avec furie, et ne répondit pas aux appels réitérés de la compagne de Fleur-de-Marie.

« Entends-tu leur chien? les voilà... vite, ton couteau... ou sinon!... s'écria la Chouette d'un air menaçant.

— Viens donc me le prendre... de force! dit le Maître-d'École.

— C'est fini! il est trop tard! s'écria la Chouette après avoir écouté un moment avec attention, les voilà passées... Tu me payeras ça! va, potence! ajouta-t-elle, furieuse, en montrant le poing à son complice; mille francs de perdus par ta faute!...

— Mille, deux mille, peut-être trois mille de gagnés, au contraire, reprit le Maître-d'École d'un ton d'autorité. Écoute-moi, la Chouette, ajouta-t-il, et tu verras si j'ai eu tort de te refuser mon couteau... Tu vas retourner auprès du Barbillion... vous

vous en irez tous les deux avec sa voiture au rendez-vous, où vous attend le monsieur en deuil... Vous lui direz qu'il n'y a rien à faire aujourd'hui, mais que demain ça sera enlevé...

— Et toi?... murmura la Chouette toujours courroucée.

— Écoute encore: la petite va seule tous les soirs reconduire le prêtre; c'est un hasard si aujourd'hui elle a rencontré quelqu'un; il est probable que demain nous aurons meilleure chance; demain donc tu viendras à cette heure, au carrefour, avec Barbillion et sa voiture.

— Mais toi? mais toi?

— Tortillard va me conduire à la ferme où demeure cette fille; il dira que nous sommes égarés, que je suis son père, un pauvre ouvrier mécanicien aveuglé par accident; que nous allons à Louvres, chez un de nos parents qui pouvait nous donner quelques secours, et que nous nous sommes perdus dans les champs en voulant couper au court. Nous demanderons à passer la nuit à la ferme, dans un coin de l'étable. Jamais ça ne se refuse. Ces paysans nous croiront, et nous donneront à coucher... Tortillard examinera bien les portes, les fenêtres, les issues de la maison: il y a toujours de l'argent chez ces gens-là à l'approche des fermages. Moi qui ai eu des terres, ajouta-t-il avec amertume, je sais ça. Nous sommes dans la première quinzaine de janvier... c'est le bon moment, c'est le temps où on paye les termes échus... La ferme est située, dites-vous, dans un endroit désert; une fois que nous en connaissons les entrées et les sorties, on pourra y revenir avec les amis; c'est une affaire à mitonner.

— Toujours têtard, et quelle sorbonne! dit la Chouette en se radoucissant. Continue, fourline.

— Demain matin, au lieu de quitter la ferme, je me plaindrai d'une douleur qui m'empêchera de marcher. Si on ne me croit pas, je montrerai la plaie que j'ai gardée depuis que j'ai brisé ma *manille* (2), et dont je souffre toujours. Je dirai que c'est une brûlure que je me suis faite avec une barre de fer rouge dans mon état de mécanicien; on me croira. Ainsi, je resterai à la ferme une partie de la journée, pour que Tortillard ait encore le temps de tout bien examiner. Quand le soir arrivera, au moment où la petite sortira, comme d'habitude, avec le prêtre, je dirai que je me trouve mieux, et que je suis en état de partir. Moi et Tortillard nous suivrons la jeune fille de loin; nous reviendrons l'attendre, ici, en dehors du ravin. Nous connaissant déjà, elle n'aura pas de défiance en nous revoyant; nous l'abordons...

(1) Je tuerai.

(2) Anneau qui tient la chaîne des forçats.

nous deux Tortillard... et une fois qu'elle sera à la portée de mon bras, j'en répons ; elle est enflaquée, et les mille francs sont à nous. Ce n'est pas tout... Dans deux ou trois jours nous pourrions donner l'affaire de la ferme au Barbillon ou à d'autres, et partager ensuite avec eux s'il y a quelque chose, puisque c'est nous qui aurons nourri le poupard (1).

— Viens, sans mirettes (2) ; t'as pas ton pareil, dit la Chouette en embrassant le Maître-d'École. Mais si par hasard la petite ne reconduit pas le prêtre demain soir ?

— Nous recommencerons après-demain ; c'est un de ces morceaux qui se mangent froids et lentement ; d'ailleurs, ça fera des frais qui augmenteront le mémoire du monsieur en deuil ; et puis, une fois dans la ferme, je saurai bien juger, d'après ce que j'entendrai dire, si nous avons chance d'enlever la petite par le moyen que nous tentons, sinon nous en chercherons un autre.

— Ça va, mon homme ! il est fameux ton plan ! Dis donc, fourline, quand tu seras tout à fait infirme, faudra te faire grinche consultant ; tu gagneras autant d'argent qu'un rat de prison (3). Allons, embrasse ta Chouette, et dépêche-toi... ces paysans, ça se couche comme les poules. Je me sauve retrouver Barbillon ; demain à quatre heures nous serons à la croix du carrefour avec lui et sa roulante, à moins que d'ici là on ne l'arrête pour avoir escarpé le mari de la laitière... de la rue de la Vieille-Draperie. Mais si ce n'est pas lui, ce sera un autre, puisque le faux fiacre appartient au monsieur en deuil qui s'en est

déjà servi. Un quart d'heure après notre arrivée au carrefour, je serai ici à t'attendre.

— C'est dit... A demain, la Chouette...

— Et moi qui oubliais de donner de la cire à Tortillard, s'il y a quelque empreinte à prendre à la ferme ! Tiens, sauras-tu bien t'en servir, fifi ? dit la borgnesse en donnant un morceau de cire à Tortillard.

— Oui, oui, allez ; papa m'a montré. J'ai pris pour lui l'empreinte de la serrure d'une petite cassette de fer que mon maître le charlatan garde dans son cabinet noir.

— A la bonne heure, et pour qu'elle ne colle pas, n'oublie pas de mouiller ta cire après l'avoir bien échauffée dans ta main.

— Connu, connu ! répondit Tortillard. Mais vous voyez, je fais tout ce que vous me dites, et ça... parce que vous m'aimez un petit peu, n'est-ce pas, la Chouette ?

— Si je t'aime !... je t'aime comme si je t'avais eu de feu le grand Napoléon !! dit la Chouette en embrassant Tortillard, qui fut immodérément flatté de cette comparaison impériale. A demain, fourline !

— A demain, reprit le Maître-d'École.

La Chouette alla rejoindre le fiacre.

Le Maître-d'École et Tortillard sortirent du chemin creux, et se dirigèrent du côté de la ferme ; la lumière qui brillait à travers les fenêtres leur servit de guide.

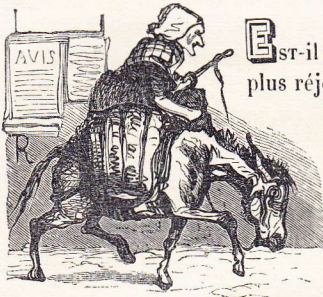
Étrange fatalité qui rapprochait ainsi Anselme Duresnel de sa femme qu'il n'avait pas vue depuis sa condamnation aux travaux forcés !

(1) Indiquer, préparer le vol. — (2) Sans yeux.

(3) Qu'un avocat.



XXXV. — LA VEILLÉE.



Est-il quelque chose de plus réjouissant à voir que la cuisine d'une grande métairie à l'heure du repas du soir, dans l'hiver surtout? Est-il quelque chose qui rappelle d'avantage le calme et le bien-être de la vie rustique?

On aurait pu trouver une preuve de ce que nous avançons dans l'aspect de la cuisine de la ferme de Bouqueval.

Son immense cheminée haute de six pieds, large de huit, ressemblait à une grande baie de pierre ouverte sur une fournaise ; dans l'âtre noir flamboyait un véritable bûcher de hêtre et de chêne. Ce brasier énorme envoyait autant de clarté que de chaleur dans toutes les parties de la cuisine, et rendait inutile la lumière d'une lampe suspendue à la maîtresse poutre qui traversait le plafond.

De grandes marmites et des casseroles de cuivre rouge rangées sur des tablettes étincelaient de propreté ; une antique fontaine du même métal brillait comme un miroir ardent non loin d'une huche de noyer, soigneusement cirée, d'où s'exhalait une appétissante odeur de pain tout chaud. Une table longue, massive, recouverte d'une nappe de grosse toile d'une extrême propreté, occupait le milieu de la salle ; la place de chaque convive était marquée par une de ces assiettes de faïence brune au dehors, blanche au dedans, et par un couvert de fer luisant comme de l'argent.

Au milieu de la table, une grande soupière remplie de potage aux légumes, fumait comme un cratère, et couvrait de sa vapeur savoureuse un plat formidable de choucroute au jambon, et un autre plat non moins formidable de ragoût de mouton aux pommes de terre ; enfin un quartier de veau rôti, flanqué de deux salades d'hiver, accosté de deux corbeilles de pommes et de deux fromages, complétaient l'abondante symétrie de ce repas. Trois ou quatre cruches de grès remplies d'un cidre mousseux brassé à la ferme, autant de miches de pain bis

grandes comme des meules de moulin, étaient à la discrétion des laboureurs.

Un vieux chien de berger, griffon noir presque édenté, doyen émérite de la gent canine de la métairie, devait à son grand âge et à ses anciens services la permission de rester au coin du feu. Usant modestement et discrètement de ce privilège, le museau allongé sur ses deux pattes de devant, il suivait d'un œil attentif les différentes évolutions culinaires qui précédaient le souper.

Ce chien vénérable répondait au nom quelque peu bucolique de *Lysandre*.

Peut-être l'ordinaire des gens de cette ferme, quoique fort simple, semblera-t-il un peu somptueux ; mais madame George (en cela fidèle aux vues de Rodolphe) améliorerait autant que possible le sort de ses serviteurs, exclusivement choisis parmi les gens les plus honnêtes et les plus laborieux du pays. On les payait largement, on rendait leur sort très-heureux, très-enviable ; aussi, entrer comme métayer à la ferme de Bouqueval était le but de tous les bons laboureurs de la contrée : innocente ambition qui entretenait parmi eux une émulation d'autant plus louable, qu'elle tournait au profit des maîtres qu'ils servaient ; car on ne pouvait se présenter pour obtenir une des places vacantes à la métairie qu'avec l'appui des plus excellents antécédents.

Rodolphe créait ainsi sur une très-petite échelle une sorte de *ferme-modèle*, non-seulement destinée à l'amélioration des procédés aratoires ou des bestiaux, mais surtout à l'amélioration des hommes, et il atteignait ce but en intéressant les hommes à être probes, actifs, intelligents.

Après avoir terminé les apprêts du souper, et posé sur la table un broc de vin vieux destiné à accompagner le *dessert*, la cuisinière de la ferme alla sonner la cloche.

A ce joyeux appel, laboureurs, valets de ferme, laitières, filles de basse-cour, au nombre de douze ou quinze, entrèrent gaiement dans la cuisine. Les hommes avaient l'air mâle et ouvert ; les femmes étaient avenantes et robustes, les jeunes filles alertes et gaies ; toutes ces physionomies placides respiraient la bonne humeur, la quiétude et le contentement de soi ; ils s'apprêtaient avec une sensualité naïve à

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844